

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

---

# LES TRAGIQUES

ÉDITION NOUVELLE

*Publiée d'après le manuscrit conservé parmi les papiers  
de l'auteur*

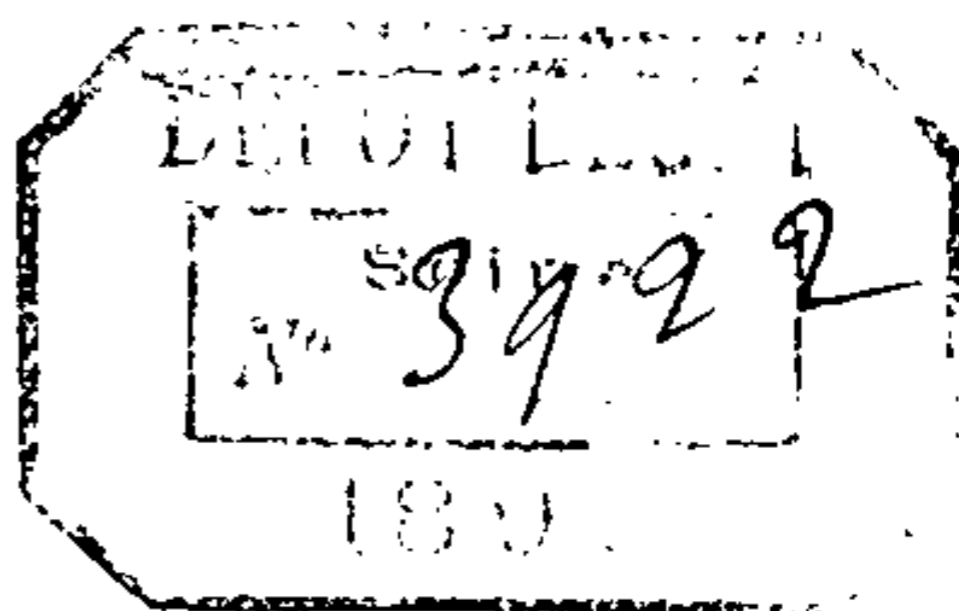
AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES

PAR

CHARLES READ

---

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION SUCCESSEUR

Rue Racine, 26 (près de l'Odéon)



## LIVRE QUATRIÈME

---

### LES FEUX

**VO**ICY marcher de rang par la porte sacrée  
L'enseigne d'Israel dans le ciel arborée,  
Les vainqueurs de Sion, qui, au prix de leur sang,  
Portant l'escharpe blanche, ont pris le caillou blanc.  
Ouvre, Hierusalem, tes magnifiques portes :  
Le Lion de Juda, suivi de ses cohortes,  
Veut regner, triompher et planter dedans toy  
L'estendart glorieux, l'auriflam de la foy.  
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde,  
Mais qui estes, devant les fondements du monde,  
Au roolle des esleus, allez, suivez de rang  
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc.

Le paradis est prest, les Anges sont vos guides,  
 Les feux qui vous brusloient vous ont rendus candides.  
 Tesmoins de l'Eternel, de gloire soiez ceints.  
 Vestus du cresse noir (la justice des saints)  
 De ceux qui à Satan la bataille ont livrée,  
 Robbe de nopce ou bien casaque de livrée.

Condui mon œuvre, ô Dieu, à ton nom ; donne-moy  
 Qu'entre tant de martyrs, champions de la foy,  
 De chaque sexe, estat ou aage, à ton saint temple  
 Je puisse consacrer un tableau pour exemple.

Dormant sur tel desseing en mon esprit ravi,  
 J'eus un songe un matin, parmy lequel je vi  
 Ma conscience en face, ou au moins son image,  
 Qui au visage avoit les traicts de mon visage.  
 Elle me prend la main, en disant : « Mais comment  
 De tant de dons de Dieu ton foible entendement  
 Veut-il faire le choix ? Oses-tu bien eslire  
 Quelques martyrs choisis, leur triomphe descrire,  
 Et laisser à l'oubly, comme moins valeureux,  
 Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux ?  
 J'ay peur que cette bande ainsy par toy choisie  
 Serve au style du siecle et à sa poësie,  
 Et que les rudes noms, d'un tel style ennemis,  
 Aient entre les pareils la difference mis. »

Je responds : « Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,  
 Miroüer de mon esprit ; tu as touché la cause  
 La premiere du choix, joint que ma jeune ardeur  
 A de ce haut dessein espoissonné mon cœur,

Pour au siecle donner les boutons de ces choses  
Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.  
Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux,  
Quand mes fruicts seront meurs, luy payer d'autres vœux,  
Me livrer aux travaux de la pesante histoire  
Et en prose coucher les hauts faicts de sa gloire.  
Alors ces heureux noms, sans eslite et sans choix,  
Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois. »  
Aiant faict cette paix avec ma conscience,  
Je m'avance au labour avec cette assurance  
Que, plus riche et moins beau, j'escris fidellement  
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.

Ames dessous l'autel victimes des idolles,  
Je preste à vos courroux le fiel de mes parolles,  
En attendant le jour que l'ange delivrant  
Vous aille les portaux du paradis ouvrant.

De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?  
Tous courages de Dieu, j'honoreraï vostre aage,  
Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang,  
Et de qui le sang fut décoré du poil blanc :  
Hus, Hyerosme de Prague, images bien connües  
Des tesmoings que Sodome a trainé par les rües  
Couronnez de papier, de gloire couronnez,  
Par le siège qui a d'or mitrez et ornez  
Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier et en tiltres,  
Et aux evesques d'or, faict de papier les mitres.  
Leurs cendres, qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau,  
Profiterent bien plus que le puant monceau

Des charognes des grands que, morts, on emprisonne  
 Dans un marbr' ouvragé : le vent leger nous donne  
 De ces graines par tout, l'air presque en toute part  
 Les esparille, et l'eau à ses bords les despart.

Les Pauvres de Lyon avoient mis leur semence.  
 Sur les peuples d'Alby; l'invincible constance  
 Des Albigeois, frappez de deux cens mille morts,  
 S'espandit par l'Europe, et en peupla ses bords.  
 L'Angletterre eut sa part, eut Gerard et sa bande,  
 Condamnez de mourir à la rigueur plus grande  
 De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu  
 Luy osast donner pain, eau, ni couvert ni feu :  
 Ces dix-huit tout nuds, à Londres, par les ruës,  
 Ravirent des Anglois les esprits et les veües,  
 Et chantèrent ce vers jusqu'au point de mourir :  
 « Heureux qui pour justice a l'honneur de souffrir. »

Ainsy la verité, par ces mains desvoilée,  
 Dans le Septentrion estendit sa volée ;  
 Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,  
 La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef :  
 De luy fut l'ouverture aux tesmoins d'Angletterre,  
 Encor' plus honorée en martyre qu'en guerre.

Là, on vid un Bainan qui de ses bras pressoit  
 Les fagots embravez, qui mourant embrassoit  
 Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,  
 Baisant, victorieux, les armes de victoire.  
 D'un celeste brasier ce chaud brasier esmeu  
 R'enflamma ces fagots par la bouche de feu.

Frich après l'imita, quand sa main deliée  
Fut au secours du feu ; il prit une poignée  
De bois et la baisa, tant luy semblerent beaux  
Ces eschallons du ciel comm' ornements nouveaux.

Puis l'Eglise accoucha comme d'une ventrée  
De Thorb, de Bewerlan, de l'invaincu Sautrée ;  
Les uns doctes prescheurs, les autres chevaliers,  
Tous à droit couronnez de celestes lauriers.

Bien que trop de hauteur esbranlast ton courage  
(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage),  
Ta fin pourtant me faict en ce lieu te nommer,  
Excellent conseiller et grand primat Krammer.  
Pour ta condition plus haute et plus aimable,  
La vie te fut douce et la mort detestable.  
A quoy semblent les cris dont esclattent si fort  
Ceux qui, à col retorts, sont traînez à la mort,  
Sinon aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche  
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche?  
Les laboureurs lassez trouvent bien à propos  
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos :  
Ainsy ceux qui sont las des langoureuses vies  
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies ;  
Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,  
Ces cœurs ne sont point cœurs à digerer le feu :  
C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple  
Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,  
Rare exemple de Dieu, quand par le chaz estroict  
D'un esguille il enfile un cable qui va droict.

Poursuivons l'Angletterre, où les vertus estranges  
 La font nommer païs, non d'Angles, mais des Anges :  
 Tu as icy ton rang, ô invincible Haux,  
 Qui, pour avoir promis de tenir les bras haults  
 Dans le milieu du feu, si du feu la puissance  
 Faisoit place à ton zele et à ta souvenance.  
 Sa face estoit bruslée, et les cordes des bras  
 En cendres et charbons estoient cheutes en bas,  
 Quand Haux, en octroiant aux frères leur requeste,  
 Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.

O quels cœurs tu engendre ! ô quels cœurs tu nourris !  
 Isle sainte qui eut pour nourrisson Norris !  
 On dict que le chrestien qui à gloire chemine  
 Va le sentier estroict qui est jonché d'espine :  
 Cettuy-cy, sans figure, a pieds nuds cheminé  
 De l'huis de sa prison au supplice ordonné :  
 Sur ces tappis aigus, ainsy jusqu'à sa place  
 A ceux qui la suivront il a rougi la trace,  
 Vraie trace du Ciel, beau tappis, beau chemin,  
 A qui veut emporter la couronne à la fin :  
 Les pieds deviennent cœur ; l'ame du ciel apprise  
 Faict mespriser les sens, quand le ciel les mesprise.

Dieu vid en mesme temps (car le prompt changement  
 De cent ans, de cent lieux, ne luy est qu'un moment)  
 Deux rares cruautez, deux constances nouvelles  
 De deux cœurs plus que d'homme, en sexe de femelles,  
 Deux cœurs chrestiens Anglois, deux precieux tableaux,  
 Deux spectacles piteux, mais specieux et beaux.



L'une croupit long-temps en la prison obscure,  
Contre les durs tourments elle fut la plus dure :  
Elle fit honte au diable et aux noires prisons :  
Elle alloit appuiant d'exemple et de raisons  
Les esprits deffaillants ; nul inventeur ne treuve  
Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve.  
Quand la longueur du temps, la laide obscurité  
Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,  
On presente à ses yeux l'espouvantable gehenne,  
Et elle avoit pitié, en souffrant, de la peine  
De ces faux justiciers, qui, aians essayé  
Sur son corps delicat leur courroux desployé,  
Elle se teust ; et lors furent bien entendües,  
Au lieu d'elle, crier les cordes trop tendües,  
Achévé tout l'effort de tout leur appareil,  
Non pas troublé d'un pleur de lustre de son œil  
(Œil qui, fiché au Ciel, au torment qui la tüe  
Ne jette un seul regard pour esloigner sa veüe  
D'un seul bien qu'elle croit, qu'elle aspire et prétend).  
Le juge se despite, et luy-mesme retend  
La corde à double nœud, il met à part sa robbe ;  
L'inquisiteur le suit ; la passion desrobe  
La pitié de leurs yeux ; ils viennent remonter  
La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter ;  
Ils dissipent les os, les tendons et les veines,  
Mais ils ne touchent point à l'ame par les gehennes :  
La foy demeure ferme, et le secours de Dieu  
Mit les tourments à part, le corps en autre lieu ;



Sa plainte seûtement encor ne fut ouïe  
 Hors l'ame, toute force en elle esvanouie,  
 Le corps fut emporté des prisons comme mort ;  
 Les membres deffailants, l'esprit devint plus fort.  
 Du lict elle instruisit et consola ses freres  
 Du discours animé de ses douces miseres ;  
 La vie la reprit, et la prison aussy ;  
 Elle acheva le tout, car aussy tost voicy,  
 Pour du faux justicier couronner l'injustice,  
 De gloire le martyr, on dresse le supplice.  
 Quatre martyrs trembloient au nom mesme du feu,  
 Elle leur departit des presents de son Dieu ;  
 Avec son ame encor elle mena ces ames  
 Pour du feu de sa foy vaincre les autres flames.  
 « Où est ton aiguillon ? où est ce grand effort ?  
 O Mort ! où est ton bras ? (disoit-elle à la mort.)  
 Où est ton front hideux duquel tu espouventes  
 Les hures des sangliers, les bestes ravissantes ?  
 Mais c'est ta gloire, ô Dieu ! Il n'y a rien de fort  
 Que toy, qui sçais tûer la peine avec la mort.  
 Voicy les yeux ouverts, voicy son beau visage ;  
 Frères, ne tremblez pas ; courage, amis, courage ! »  
 (Elle disoit ainsy) et le feu violent  
 Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant ;  
 Il court par ses costez ; enfin, leger, il volle  
 Porter dedans le Ciel et l'ame et la parole.

Or l'autre, avec sa foy, garda aussy le rang  
 D'un esprit tout Royal, comme royal le sang.

Un Royaume l'attend, un autre Roy luy donne  
Grace de mespriser la mortelle couronne  
En cherchant l'immortell', et luy donna des yeux  
Pour trocquer l'Angleterre au royaume des Cieux :  
Car elle aima bien mieux regner sur elle-mesme,  
Plustot que vaincre tout, surmonter la mort blesme.  
Prisonniere çà bas, mais Princesse là haut,  
Elle changea son throsne empour un eschaffaut,  
Sa chaire de parade en l'infime sellette,  
Son carrosse pompeux en l'infame charrette,  
Ses perles d'Orient, ses brassarts esmaillez  
En cordeaux renoüez et en fers tout rouillez.  
Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures,  
Et ce corps enlacé de chaines pour ceintures.  
Par miracle fit voir que l'amour de la croix  
Au sang des plus chetifs mesla celuy des Rois.  
Le peuple gemissant portoit part de sa peine,  
En voiant demi-mort mourir sa jeune Royne,  
Qui, dessus l'eschaffaut, se voiant seulement  
Ses gands et son livret pour faire testament,  
Elle arrache ses mains et maigres et menües  
Des cordes avec peine, et de ses deux mains nües  
Fit present de ses gands à la dame d'atour,  
Puis donna son livret aux gardes de la tour,  
Avec ces mots escrits : « Si l'ame deschargée  
Du fardeau de la terre, au ciel demi-changée,  
Prononce verité sur le seuil du repos,  
Si tu faicts quelque honneur à mes derniers propos,

Et lors que mon esprit pour le monde que il laisse,  
 Desjà vivant au ciel tout plein de sa richesse,  
 Doibt monstrier par la mort qu'il aime verité,  
 Pren ce dernier present, sceau de ma volonté :  
 C'est ma main qui t'escrit ces dernieres parolles :  
 Si tu veux suivre Dieu, fuy de loing les idolles ;  
 Hay ton corps pour l'aimer, apprens à le nourrir  
 De façon que pour vivre il soit prest de mourir,  
 Qu'il meure pour celuy qui est remply de vie,  
 N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie.  
 Tousjours reiglé à sa fin de ton vivre recours,  
 Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours.  
 De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance  
 Et le jour de la mort celuy de la naissance.

« Ces doigts victorieux ne graverent cecy  
 En cire seulement, mais en l'esprit aussy :  
 Et faut que son geolier, captif de la captive,  
 Bien tost à mesme cause et mesme fin la suive. »

Achevant ces presents, l'executeur vilain,  
 Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main :  
 Elle eut horreur de rompre encor la modestie  
 Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie :  
 Elle apprehenda moins la mort et le couteau  
 Que le salle toucher d'un infame bourreau :  
 Elle appelle au secours ses pasles damoyelles  
 Pour descouvrir son col ; ces fillettes nouvelles  
 Au funeste mestier, ces piteux instruments  
 Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourments.

Cæsar, voiant, sentant sa poitrine blessée,  
Et non sa gravité par le fer abbaissée,  
Le sein et non l'esprit par les coups enferré,  
Le sang plustot du corps que le sens retiré,  
Par honneur, abbria de sa robbe percée  
Et son cœur offensé et sa grace offensée.  
Et ce cœur d'un Cæsar, sur le sueil inhumain  
De la mort, choisissoit non la mort, mais la main.  
Les mains qui la paroient la parerent encore :  
Sa grace et son honneur, quand la mort la devore,  
N'abandonne son front, elle prend le bandeau :  
Par la main on la meine embrasser le poteau :  
Elle demeure seule en agneau despouillée :  
La lame du bourreau de son sang fut mouillée :  
L'ame s'envolle en haut : les Anges gratieux  
Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux.

Le ferme doigt de Dieu tient celuy de Bilnée,  
Qui à sa penultiesme et craintive journée  
Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort  
Pour endurer le feu instrument de la mort :  
Le geolier, sur le soir, en visitant le treuve  
Faisant de la chandelle et du doigt son espreuve  
Ce feu lent et petit d'indicible douleur  
A la premiere fois luy affoiblit le cœur :  
Mais après il souffrit brusler à la chandelle  
La peau, la chair, les nerfs, les os et la moëlle.

Le vaillant Gardiner me contraint cette fois  
D'animer mon discours de ce courage Anglois :

Tout son sang escuma, luy reprochant son ayse  
 En souffrant adorer l'idolle Portugaise.  
 Au magnifique apprest des nopces d'un grand Roy,  
 La loy de Dieu luy fit mettre au pied toute loy,  
 Toute crainte et respect, les tourments et sa vie,  
 Et puis il mit aux pieds et l'idolle et l'hostie  
 Du cardinal sacrant : là, entre mille fers,  
 Il desdaigna le front des portes des enfers :  
 Il vainquit en souffrant les peines les plus dures :  
 Les serfs des questions il lassa de tortures :  
 Contre sa fermeté reboucha le tourment,  
 Le fer contre son cœur de ferme diamant :  
 Il avalla trois fois la serviette sanglante :  
 Les yeux qui le voioient souffroient peine évidente .  
 Il beut plus qu'en humain les inhumanitez,  
 Et les supplices lents finement inventez :  
 On le traine au supplice, on coupe sa main dextre,  
 Il la porte en la bouche avecque sa senestre,  
 La baise : l'autre poing luy est coupé soudain ;  
 Il met la bouche à bas, et baise l'autre main :  
 Alors il est guindé d'une haute poulie  
 De cent nœuds à cent fois son ame se deslie :  
 On brusle ses deux pieds tant qu'il eut le sentir ;  
 On cherche sans trouver en lieu le repentir.  
 La mort à petit feu luy oste son escoce,  
 Et luy à petit feu oste à la mort la force.

Passeray-je la mer de tant de longs propos,  
 Pour enrooller icy ceux-là qui, en repos,

Sont morts sur les tourments de gehennes desbrizantes  
Par la faim sans pitié, par les prisons puantes ?  
Les tenailles en feu, les enflambez couteaux,  
Les pleurs d'un jeune Roy, trois Agnez, trois agneaux :  
Ailleurs nous cueillirons ces fleurons d'Angleterre,  
Lions qui ont faict voir au peuple de la terre  
Des Anges en vertu : mais ces vainqueurs Anglois  
Me donneront congé de detourner ma voix  
Aux barbares esprits d'une terre deserte.

Dieu poursuivit Satan et luy fit guerre ouverte  
Jusques en l'Amerique, où ces peuples nouveaux  
Ont esté spectateurs des fruicts de nos bourreaux.  
Leurs flots ont sceu noyer, ont servi de supplices,  
Et leurs rochers hautains presté leurs precipices.  
Ces agneaux, eslongnez en ce sauvage lieu,  
N'estoient pas esgarez, mais dans le sein de Dieu,  
Lors qu'eslevez si haut leurs languissantes veües  
Vers leur país natal furent de loing tendües.  
Leurs desseins impuissants, pour n'estre assez legers,  
Eurent secours des vents. Ces aislez messagers  
En apportèrent l'air aux rives de la France.  
La mer ne devora le fruict de leur constance.  
Ce n'est en vain que Dieu desploia ses thresors  
Des bestes du Brésil aux solitaires bords,  
Affin qu'il n'y ait cœur ni ame si sauvage  
Dont l'oreille il n'ait peu frapper de son langage.

Mais l'œil du Tout-Puissant fut enfin r'amené  
Aux spectacles d'Europe : il la vit, retourné,

A soy-mesme estrangere, à ses bourgeois affreuse,  
 De ses meurtres rouillée et des braziers fumeuse.  
 Son premier object fut un laboureur caché  
 Treize mois par moitié en un cachot panché,  
 Duquel la voute estroite avoit si peu de place  
 Qu'entre ses deux genoux elle ploioit la face  
 Du pauvre condamné. Ce naturel trop fort  
 Attendit treize mois la trop tardive mort.

Venot, quatre ans lié, fut enfin six semaines  
 En deux vaisseaux poinctus, continuelles gehennes ;  
 Ses deux pieds contremont avoient ploié leurs os ;  
 En si rude posture il trouva du repos.  
 On vouloit desrober au public et aux veües  
 Une si claire mort ; mais Dieu trouva les grües  
 Et les tesmoings d'Irus. Il demandoit à Dieu  
 Qu'au bout de tant de maux il peust au beau millieu  
 Des peuples l'anoncer en montrant ses merveilles  
 Aux regards aveuglez et aux sourdes oreilles :  
 Non que son cœur vogast aux flots de vanité,  
 Mais, bruslant, il falloit luire à la verité.  
 L'homme est un cher flambeau : tel flambeau ne s'allume  
 Affin que sous le muys sa lueur se consume.  
 Le ciel du triomphant fut le daiz, le soleil  
 Y presta volontiers les faveurs de son œil.  
 Dieu l'ouït, l'exauça, et sa peine cachée  
 N'eut peu jamais trouver heure mieux recherchée :  
 Il fut la belle entrée et spectacle d'un Roy  
 Aiant Paris entier spectateur de sa foy.



Dieu des plus simples cœurs estoffa ses louanges,  
Faisant revivre au Ciel ce qui vivoit aux fanges ;  
Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,  
Et aux cerveaux des rois des esprits de paisans ;  
Il se choisit un roy d'entre les brebiettes ;  
Il frappe un Pharaon par les mouches infectes ;  
Il esveilla celui dont les discours si beaux  
Donnerent cœur aux cœurs de quatorze de Meaux,  
Qui (en voiant passer la charrette enchainée  
En qui la sainte troupe à la mort fut menée)  
Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir,  
Puis, instruit de leur droit, les voulut secourir,  
Se fit leur compagnon, et en fin il se jette,  
Pour mourir avec eux, luy mesme en la charette.

C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourments  
Ceux qui souffrent pour luy. Les cieux, les elements,  
Sont serfs de cettuy-là qui a ouy le langage  
Du paumier d'Avignon, lié dans une cage  
Suspendue au plus haut de la plus haute tour.  
La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour,  
Et la nuit de l'hyver la plus froide et cuisante,  
Luy furent du printemps une haleine plaisante.  
L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux  
Estoit le fer trenchant des endurcis barreaux.  
Mais quand c'est pour son Dieu que le fidelle endure,  
Lors le fer s'amollit ou sa peau vient plus dure.  
Sur ce corps nud la bize attiedist ses glaçons,  
Sur la peau le soleil rafraichit ses rayons,

Tesmoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine  
 Ce prescheur effraia ses juges de sa peine.  
 De vers continuels, joyeux, s'il prioit Dieu ;  
 S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu,  
 Sa voix forte preschoit, le franc et clair ramage  
 Des pures veritez sortoit de cette cage ;  
 Mais sur tout on oyoit ses exhortations  
 Quand l'idolle passoit, en ses processions,  
 Sous les pieds de son throsne, et le peuple prophane  
 Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane :  
 Les hommes cauteleux vouloient laisser le tort  
 De l'inicque sentence et de l'injuste mort  
 Au ciel, aux vents, aux eaux, que de l'air les injures  
 Servissent de bourreaux ; mais du ciel les mains pures  
 Se ploierent au sein, et les trompeurs humains  
 Parfirent le procez par leurs impures mains :  
 Au bout de trente mois, estouffant cette vie  
 Qu'ils voioient par les cieux trop longuement chérie :  
 Mains que contre le ciel arment les mutinez  
 Quand la faveur du ciel couvre les condamnez :  
 Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,  
 Mais c'est pour reprocher à ces mutins leur rage.

Les Lyonnois aussy resisterent à Dieu,  
 Lors que deux freres saints se virent au millieu  
 Des feux estincellans, où le ciel et la terre,  
 Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.  
 Un grand feu fut pour eux aux Terreaux préparé ;  
 Chacun donna du bois, dont l'amas asserré

Sembloit debvoir pousser la flamme et la fumée  
Pour rendre des hauts cieux la grand' voute allumée.  
Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,  
C'est que ces jacobins, envenimez cagots,  
Crioient, vrais escoliers du meurtrier Dominique :  
Bruslons mesme le Ciel, s'il faict de l'hereticque !  
Ces deux freres prioient quand, pour rompre leur voix,  
Le peuple forcenant porta le feu au bois.  
Le feu leger s'envolle, et bruiant se courrouce  
Quand contre luy un vent s'esleve et le repousse.  
Mettant ce mont de feu et sa rage à l'escart,  
Les freres, achevant leurs prieres à part,  
Demeurent sans ardeur. La priere finie,  
Le vulgaire animé entreprend sur leur vie,  
Perce de mille coups des fidelles les corps,  
Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenoit pour morts,  
Quand le feu eut bruslé leurs cables, se leverent,  
Et leurs poumons bruslans, pleins de feu, s'escrierent  
Par plusieurs fois : *Christ ! Christ !* et ce mot, bien sonné  
Dans les costez sans chair, fit le peuple estonné.  
Contre ces faicts de Dieu dont les spectateurs vivent  
Estonnez, non changez, leur fureur ils poursuivent.

Autres cinq de Lyon, liez de mesmes nœuds,  
Ne furent point dissouts par les fers et les feux :  
Au fort de leur tourment, ils sentirent de l'aise,  
Franchise en leurs liens, du repos en la braize.  
L'amitié dans le feu vous sceut bien embrazer,  
Vous baisastes la mort tous cinq d'un saint baiser,

Vous baisastes la mort. Cette mort gracieuse  
Fut de vostre union ardemment amoureuse.

C'estoient (ce diroit-on) des hommes endurcis,  
Accablez de labeurs et de poignans soucis :  
Mais cerchons d'autres cœurs nez et nourris plus tendres,  
Voiez si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres ;  
Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu  
De la force, du doigt et merveilles de Dieu.

Heureuse Graveron, qui ne sçeut ton courage ?  
Qui ne cogneut ton cœur non plus que ton voiage ?  
L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu apprestois  
A un vain cardinal ; ce fut au roy des rois,  
Qui en ta foy mi-morte, en ame si craintive  
Trouva si brave cœur et une foy si vive.

Dieu ne donne sa force à ceux qui sont plus forts :  
Le present de la vie est pour les demi-morts,  
Il depart les plaisirs aux vaincus de tristesse.  
L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse :  
Cette-cy, en lisant avec frequents souspirs  
L'incroyable constance et l'effort des martyrs,  
Doubtoit la verité en mesurant la crainte :  
L'Esprit la visita, la crainte fut esteincte.  
Prise, elle abandonna dès l'huis de sa prison  
Pour les raisons du ciel la mondaine raison.  
Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,  
Elle, en se relevant, dict en telle maniere :  
« Ma sœur, voy-tu ces pleurs ? voy-tu ces pleurs, ma sœur ?  
Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur :

Ce cœur aiant jeté son humide foiblesse,  
Tout feu, saute de joye et volle d'allegresse. »  
La brave se para au dernier de ses jours,  
Disant : « Je veux jouir de mes saintes amours :  
Ces joyaux sont bien peu, l'ame a bien d'autre gage  
De l'espoux qui luy donne un si haut mariage. »

Son visage luisit de nouvelle beauté  
Quand l'arrest luy fut leu, le bourreau présenté,  
Deux qui l'accompagnoient furent pressez de tendre  
Leurs langues au couteau ; ils les vouloient deffendre  
Aux termes de l'arrest : elle les mit d'accord,  
Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort :  
N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues  
Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues  
Au sein de l'Éternel, ces organes que Dieu  
Tient pour les instruments de sa gloire en ce lieu,  
Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,  
Sautent dessus l'autel pour la première hostie ?  
Nos regards parleront, nos langues sont bien peu  
Pour l'esprit qui s'explicque en des langues de feu. »  
Les trois donnent leur langue et la voix on leur bousche :  
Les parolles de feu sortirent de leur bouche ;  
Chaque goutte de sang que le vent fit voller  
Porta le nom de Dieu et au cœur vint parler,  
Leurs regards violents engraverent leurs zelles  
Aux cœurs des assistans, hors-mis les infidelles.

Le feu tant mesprisé par ces cœurs indomptez  
Fit à ces leopards changer de cruautéz,

Et pour tout esprouver, les inventeurs infames  
 Par un exquis supplice enterrerent les femmes,  
 Qui, vives, sans paslir, et d'un cœur tout nouveau,  
 D'un œil non effraïé, regardoient leur tombeau,  
 Prenoiënt à gré la mort dont cette gent faussaire  
 Diffamoit l'estomach de la terre, leur mère.  
 Le feu avoit servi tant de fois à brusler,  
 Ils avoient faict mourir par la perte de l'air,  
 Ils avoient changé l'eau à donner mort par elle :  
 Il falloit que la terre aussy fust leur bourelle.  
 Parmy les roolles saints dont les noms glorieux,  
 Reproches de la terre, ont esjouy les Cieux,  
 Je veux tirer à part la constante Marie  
 Qui (voyant en mespris le tombeau de sa vie  
 Et la terre et le coffre et les barres de fer  
 Où elle alloit le corps et non l'ame estouffer)  
 « C'est (ce dit-elle) ainsy que le beau grain d'eslite  
 Et s'enterre et se seme affin qu'il resuscite.  
 Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,  
 Je diray que cela va le premier aux Cieux :  
 La belle impatience et le desir du reste,  
 C'est de haster l'effect de la terre céleste .  
 Terre, tu es legere et plus douce que miel :  
 Sainte terre, tu es le droict chemin du Ciel. »  
 Ainsi la noire mort donna la sainte vie,  
 Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.

Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé  
 De l'espoir du futur, du loyer du passé,

Du-Bourg aura ce rang ; son cœur, pareil à l'aage,  
A sa condition l'honneur de son courage,  
Son esprit indompté au Seigneur des seigneurs  
Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.  
Des promesses de Dieu il vainquist les promesses,  
Des rois, et, sage à Dieu, des hommes les sages.  
En allant à la mort, tout plein d'autorité,  
Il prononça ces mots : « O Dieu de verité,  
Monstre à ces juges faux leur stupide ignorance,  
Et je prononceray, condamné, leur sentence.  
Vous n'estes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,  
Car, en nous ordonnant tant de tourments nouveaux,  
Vous prestez vostre voix : vostre voix inhumaine  
Souffre peine en donnant la sentence de peine :  
Comme à l'executeur le cœur s'oppose en vain  
Au coup forcé qui sort de l'exécrable main.  
Sur le siège du droict vos faces sont transies  
Quand, demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies  
Qui seules vivent bien ; je prends tesmoins vos cœurs  
Qui de la conscience ont senti les pleurs :  
Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile,  
Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile.  
La crainte vous domine, ô juges criminels !  
Criminels estes-vous, puis que vous estes tels :  
Vous dictez que la loy du Prince publiée  
Vous a lié les mains ; l'ame n'est pas liée :  
Le front du juge droict, son severe sourcy,  
Deust-il souffrir ces mots : *Le Roi le veut ainsy.*



Ainsy as-tu, Tyran, par ta fin miserable  
 En moy fini le coup d'un regne lamentable. »  
 Dieu l'avoit abbatu, et cette heureuse mort  
 Fut du persecuteur tout le dernier effort :  
 Il avoit faict mentir la superbe parolle,  
 Et faict voller en vain le jugement frivolle  
 De ce roy qui avoit juré que de ses yeux  
 Il verroit de Du-Bourg et la mort et les feux :  
 Mais il faut advoüer que, près de la bataille,  
 Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille :  
 Pauvre femme, mais riche, et si riche que lors  
 Un plus riche trouva l'ausmone en ses thresors.

O combien d'efficace est la voix qui console,  
 Quand le conseiller joint l'exemple à sa parolle,  
 Comme fit celle-là qui, pour ainsy prescher,  
 Fit en ces mesmes jours sa chaire d'un buscher !

Du-Bourg, près de la mort, sans qu'un visage blesme  
 L'habillast en vaincu, se devestit soy-mesme  
 La robbe, en s'escriant : « Cessez vos bruslements,  
 Cessez, ô senateurs ! Tirez de mes tourments  
 Ce proffit, le dernier, de changer de courage  
 En repentence à Dieu. » Puis, tournant son visage  
 Au peuple, il dit : « Amis, meurtrier je ne suis point : »  
 C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce point.  
 Puis, comme on l'eslevoit, attendant que son ame  
 Laissast son cœur heureux au licol, à la flamme :  
 « Mon Dieu, vray juge et pere, au milieu du trespas  
 Je ne t'ay point laissé, ne m'abandonne pas :

Tout-Puissant, de ta force assiste ma foiblesse,  
Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse. »

O François, ô Flamans (car je ne fais de vous  
Qu'un peuple, qu'un humeur, peuple benin et doux),  
De vos braves tesmoings nos histoires sont pleines.  
Anvers, Cambray, Tournay, Mons et Valenciennes,  
Pourroy-je desploier vos morts, vos bruslements,  
Vos tenailles en feu, vos vifs enterrements !  
Je ne fay qu'un indice à un plus gros ouvrage  
Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage,  
Comment ce peuple tendre a trouvé de tels cœurs,  
Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.

Mais Dieu voulut encor à sa gloire immortelle  
Prescher dans l'Italie et en Rome infidelle,  
Donner à ces felons les cœurs de ses agneaux  
Pour mourir par leurs mains, prophètes de leurs maux.  
Vous avez veu du cœur. Voulez-vous de l'adresse,  
Et voir le fin Satan vaincu par la finesse ?

L'Antechrist, descouvrant que peu avoit servi  
Les vies que sa main au jour avoit ravi,  
Voiant qu'aux lieux publics de Dieu les tesmoignages,  
Au lieu de donner peur, redoubloient leurs courages,  
Resolut de cacher ses meurtres désormais  
De la secrette nuict sous les voiles espais.  
Le geolier qui alors detenoit Montalchine,  
Voiant que contre luy l'injustice machine  
Une secrette mort, l'en voulut advertir.  
Ce vieil soldat de Christ feignit un repentir,

Faict ses juges venir, et après la sentence  
 Leurs promet d'anoncer l'entiere repentance  
 De ses fausses erreurs, et que publicquement  
 Il se desisteroit de ce que faussement  
 Il avoit enseigné. On asseura sa vie,  
 Et sa promesse fut de promesses suivie.  
 Or, pour tirer de luy un plus notable fruict,  
 On publia partout sur les ailes du bruit  
 L'heure et le lieu choisi : chacun vient pour s'instruire,  
 Et Montalchine fut conduit pour se desdire  
 Sur l'eschaffaut dressé : là du peuple il fut veu  
 En chemise, tenant deux grands torches de feu,  
 Puis, aiant obtenu l'oreille et le silence  
 Du grand peuple amassé, en ce point il commence :

« Mes frères en amour et en soing mes enfants,  
 Vous m'avez escouté des-jà par divers ans,  
 Preschant et enseignant une ardente doctrine,  
 Qui a troublé vos sens; vous voiez Montalchine,  
 Lequel, homme et pecheur subject à vanité,  
 Ne peut avoir tousjours prononcé verité :  
 Vous orrez sans murmure à la fin la sentence  
 De deux opinions et de leur difference.

« Trois mots feront partout le vray deportement  
 Des contraires raisons, *seul, seulle et seulement.*  
 J'ai presché que Jesus nous est *seul* pour hostie,  
*Seul* sacrificateur, qui *seul* se sacrifie :  
 Les docteurs autrement disent que le vray corps  
 Est sans pain immolé pour les vifs et les morts,

Que nous avons besoing que le prestre sans cesse  
Resacrifie encor Jesus-Christ en la messe.  
J'ay dit que nous prenons, prenants le sacrement,  
Cette manne du ciel pour la foy *seulement* ;  
Les docteurs que le corps en chair, et en sang entre,  
Ayant souffert les dents, aux offices du ventre.  
J'ay dit, que Jesus *seul* est nostre intercesseur,  
Qu'à son père l'accez par luy *seul*, nous est seur :  
Les docteurs disent plus, et veulent que l'on prie  
Les saints mediateurs, et la Vierge Marie.  
J'ay dit qu'en la foy *seule* on est justifié,  
Et qu'en la *seule* grace est le salut fié :  
Les docteurs autrement, et veulent que l'on fasse  
Les œuvres pour aider et la foy et la grace.  
J'ay dit que Jesus *seul* peut la grace donner,  
Qu'autre que luy ne peut remettre et pardonner :  
Eux, que le pape tient soubs ses clefs et puissances  
Touts thresors de l'Église et toutes indulgences.  
J'ay dit que l'Ancien et Nouveau Testament  
Sont la *seule* doctrine et le *seul* fondement :  
Les docteurs veulent plus que ces reigles certaines,  
Et veulent adjouster les doctrines humaines.  
J'ay dit que l'autre siècle a deux lieux *seulement*,  
L'un, le lieu des heureux ; l'autre, lieu de tourment :  
Les docteurs trouvent plus, et jugent qu'il faut croire  
Le limbe des enfants, des grands le purgatoire.  
J'ay presché que le pape en terre n'est point *Dieu*  
Et qu'il est *seulement* evesque d'un *seul* lieu :

Les docteurs, luy donnant du monde la maitrise,  
Le font visible chef de la visible Eglise.

Le tyran des esprits veut nos langues changer

Nous forçant de prier en langage estranger :

L'esprit distributeur des langues nous appelle

A prier *seulement* en langue naturelle.

C'est cacher la chandelle en secret sous un muy :

Qui ne s'explicque pas est barbare à autruy.

Mais nous voions bien pis en l'ignorance extreme

Que qui ne s'entend pas est barbare à soy-mesme.

« O chrestiens ! choisissez : vous voiez d'un costé

Le mensonge puissant, d'autre la verité :

D'une des parts l'honneur, la vie et recompense ;

De l'autre, ma premiere et derniere sentence :

Soiez libres ou serfs sous les dernieres loix

Où du vray ou du faux, pour moy, j'ay faict le choix.

Vien, Evangille vray, va-t'en, fausse doctrine.

Vive Christ, vive Christ ! et meure Montalchine ! »

Les peuples, tous esmeus, commençoient à troubler :

Il jette gayement ses deux torches en l'air,

Demande les liens, et cette ame ordonnée

Pour l'estouffer de nuict, triomphe la journée.

Tels furent de ce siecle, en Syon, les agneaux

Armez de la priere, et non point des couteaux :

Voicy un autre temps, quand des pleurs et des larmes

Israel irrité courut aux justes armes.

On vint des feux aux fers ; lors il s'en trouva peu

Qui, des lions agneaux, vinssent du fer au feu :

En voicy qui la peau du fier lion poserent,  
Et celle des brebis encores espouserent.

Vous, Gastine et Croquet, sortez de vos tombeaux;  
Icy je planteray vos chefs luisants et beaux :  
Au milieu de vous deux je logeray l'enfance  
De vostre commun fils, beau mirouer de constance.

Il se fit grand docteur en six mois de prisons,

Dans l'obscur prison, par les claires raisons

Il vainquit l'obstiné, redressa le debile ;

Assuré de sa mort, il prescha l'Evangile.

L'escolle de lumiere en cette obscurité,

Donnoit aux enferrez l'entiere liberté.

Son ame, de l'enfer au paradis ravie,

Aux ombres de la mort eut la voix et la vie.

A Dieu il consacra sa premiere fureur,

Il fut vif et joyeux ; mais la jeune verdeur

De son enfance tendre et l'aage coustumiere

Aux folles gayetez n'eut sa vigueur premiere

Qu'à consoler les bons, et s'ejouir en Dieu.

Cette estoille si claire estoit au beau millieu

Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte

Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte :

« Amis, voicy le lieu d'où sortirent jadis

De l'enfer des cachots dans le haut paradis

Tant de braves tesmoings, dont la mort fut la vie,

Les tourments les plaisirs, gloire l'ignominie.

Icy on leur donnoit nouvelle du trespas :

Marchons sur leurs desseins, ainsy que sur leurs pas.

Nos pechez ont chassé tant de braves courages,  
On ne veut plus mourir pour les saints tesmoignages :  
De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur :  
Nous nous vantons de cœur et perdons le vray cœur.  
Degenerés enfants, à qui la fausse crainte  
Dans le foyer du sein glace la braize esteinte,  
Vous perdez le vray bien pour garder le faux bien.  
Vous craignez un exil qui est rien, moins que rien :  
Et, pensans conserver ce que Dieu seul conserve,  
Aux serfs d'iniquité vendez vostre ame serfve :  
Ou vous, qui balancez dans le choisir douteux  
De l'un ou l'autre bien, connoissez bien les deux.  
Vous perdez la richesse et vaine et temporelle :  
Choisissez : car il faut perdre le ciel ou elle :  
Vous serez appauvris en voulant servir Dieu,  
N'estes-vous point venus pauvres en ce bas lieu ?  
Vous aurez des douleurs, vos douleurs et vos doubttes  
Vous lairront sans douleur ou vous les vaincrez toutes.  
Car de cette tourmente il n'y a plus de port  
Que les bras estendus du havre de la mort.  
Cette mort, des paiens bravement desprisee,  
Quoy qu'elle fut d'horreur fierement desguisee,  
N'espouvantoit le front, mais ils disoient ainsy :  
Si elle ne faict mieux, elle oste le soucy,  
Elle esteint nos tourments si mieux ne peut nous faire,  
Et n'y a rien si doux pour estre necessaire.  
L'ame cherche tousjours de ses prisons les huis  
D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis.



Combien de peu de peine est grand ayse ensuivie,  
A moins de mal on sort que l'on n'entre en la vie :  
La coustume rend douce une captivité :  
Nous trouvons le chemin bref à la liberté :  
L'amere mort rendra toute amertume esteinte :  
Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte !  
Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port  
Ce sont autant de pas au chemin de la mort.  
Mais tu crains les tourments qui, à ta derniere heure,  
Te font mourir de peur avant que tu te meure ?  
S'ils sont doux à porter, la peine n'est qu'un jeu,  
Ou s'ils sont violents ils dureront fort peu.  
Ce corps est un logis par nous pris à louïage,  
Que nous debvons meubler d'un fort leger mesnage,  
Sans y cloüer nos biens; car après le trespas  
Ce qui est attaché nous ne l'emportons pas.

Toy donc, disoit Senecque, avec tes larmes feintes  
Qui vas importunant le grand Dieu de tes plaintes,  
Pour toy tes maux sont maux, qui sans toy ne sont tels.  
Pourquoy te fasches-tu ? Car entre les autels  
Où tu ouvres de cris ta poictrine entamée,  
Où tu gastes le bois, l'encens et la fumée,  
Venge-toy de tes maux, et au lieu des odeurs  
Fais y fumer ton ame avec tous tes malheurs.  
Par là ces braves cœurs devindrent autochires :  
Les causes seulement manquoient à leurs martyres.  
Cet ignorant troupeau estoit precipité  
De la crainte de craindre en l'autre extremité.

Sans sçavoir quelle vie iroit après leurs vies,  
Ils mouroient doucement pour leurs douces patries,  
Par là Caton d'Utique et tant d'autres Romains  
S'occirent (mais malheur), car c'estoit par leurs mains.  
Quels signalez tesmoings du mespris de la vie!  
De Lucesse le fer, les charbons de Porcie.  
Le poison de Socrate estoit pure douceur.  
Quel vin qui ait cherché la plus fraide liqueur  
Des glaçons enterrez, et quelle autre viande  
De cent desguisements se fit onc si friande?

Mais vous, qui d'autres yeux que n'avoient les païens  
Voiez les cieux ouverts, les vrais maux, les vrais biens,  
Quels vains noms de l'honneur, de liberté, de vie  
Ou d'aise vous ont peu troubler la fantaisie?  
Serfs de Satan le serf, estes-vous en honneur?  
Aurez-vous liberté enchainans vostre cœur?  
Deslivrez-vous vos fils, vos filles et vos femmes,  
Se livrant à la gehenne, aux enfers et aux flammes?  
Si la prosperité dont le meschant jouit  
Vous trompe et vous esmeut, vostre sein s'esblouit,  
Comme l'œil d'un enfant qui, en la tragedie,  
Voit un coquin pour roy : cet enfant porte envie  
Aux habitz empruntez que, de peur de souiller,  
Mesme à la catastrophe il faudra despouiller.  
Ce meschant de qui l'heur à ton dueil tu compare  
N'est pas en liberté, c'est qu'il court et s'esgare :  
Car si tost qu'il pecha en ce temps, en ce lieu,  
Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu :

Cette prison le suit quoy qu'il court à la chasse,  
Quoy que mille païs comme un Caïn il trasse,  
Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers,  
Sa conscience n'est sans cordes et sans fers :  
Il ne faut esgaller à l'éternelle peine  
Et aux souspirs sans fin un point de courte haleine.  
Vous regardez la terre et vous laissez le ciel !  
Vous succez le poizon et vous crachez le miel !  
Vostre corps est entier et l'ame est entamée !  
Vous sautez dans le feu, esquivans la fumée !  
Haïssez les meschants, l'exil vous sera doux :  
Vous estes bannis d'eux, bannissez-les de vous :  
Joyeux que de l'idolle encor ils vous bannissent,  
Des sourcils des tyrans qu'en menace ils herissent,  
De leurs pièges, aguets, ruzes et trahisons  
De leur devoir la vie ; et puis de leurs prisons,  
Vous estes enferrez, ce qui plus vous consolle,  
L'ame, le plus de vous, où elle veut s'envolle.  
S'ils vous ostent vos yeux, vos esprits verront Dieu :  
Vostre langue s'en va, le cœur parle en son lieu :  
L'œil meure sans avoir eu peur de la mort blesme,  
La langue soit couppée avant qu'elle blaspheme.  
Or, si d'exquises morts les rares cruautez,  
Si tourments sur tourments à vos yeux presentez  
Vous troublent, c'est tout un. Quel front, quel esquipage  
Rend à la laide mort encor plus laid visage ?  
Qui mesprise la mort, que luy fera de tort  
Le regard assuré des outils de la mort ?

L'ame, des yeux du ciel, voit au ciel l'invisible,  
Le mal horrible au corps ne luy est pas horrible ;  
Les ongles de la mort n'apporteront que jeu  
A qui se souviendra de ce qu'elle oste peu :  
Un caterre nous peut ravir chose pareille ;  
Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille ;  
Vostre humeur corrompüe, un petit vent mauvais,  
Une veine piquée, ont de pareils effects.  
Et ce fascheux apprest pour qui le poil nous dresse,  
C'est ce qu'à pas contez traine à soy la vieillesse :  
L'assassin condamné à souffrir seulement  
Sur chaque membre un coup, pour souffrir longuement,  
Demande le cinquiesme à l'estomach, et pense  
Par ce coup plus mortel addoucir la sentence.  
La mort à petit feu est bien autre douleur  
Qu'un prompt embrazement ; et c'est une faveur  
Quand pour faire bien tost l'ame du corps dissoudre  
On met sous le menton du patient la poudre :  
Les severes prevosts, choisissans les tourments,  
Tiennent les courts plus doux, et plus durs les plus lents,  
Et quand la mort à nous d'un brave coup se joüe,  
Nous desirons languir long-temps sur nostre roüe.  
Le sang de l'homme est peu, son mespris est beaucoup :  
Qui le mesprisera pourra voir tout à coup  
Les canons, la fumée et les fronts des batailles :  
Où mieux les fers, les feux, les couteaux, les tenailles,  
La roüe et les cordeaux ; cettuy-là pourra voir  
Le precipice bas dans lequel il doit cheoir,

Mespriser la montagne, et de libre secousse,  
En regardant en haut, sauter quand on le pousse.

Nos freres bien instruits ont l'appel refuzé,  
Et Le Brun, Dauphinois, doctement advisé,  
Quand il eut sa sentence avec plaisir ouie,  
Respondit qu'on l'avoit condamné à la vie.

« Tien ton ame en tes mains : tout ce que les tyrans  
Prennent n'est point la chose, ains seulement le temps :  
Que le nom de la mort autrement effroyable,  
Bien conneu, bien pesé, nous devienne agreable.  
Heureux qui la connoist ! Or il faut qu'en ce lieu,  
Plein de contentement, je donne gloire à Dieu.

« O Dieu ! quand tu voudras cette charongne prendre,  
Par le fer à morceau ou par le feu en cendre,  
Dispose, ô Eternel ; il n'y a nul tombeau  
Qui à l'œil et au cœur ne soit beau s'il t'est beau. »

Il faisoit ces leçons, quand le geolier l'appelle  
Pour recevoir sentence en la noire chappelle :  
L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau ;  
Ses yeux devindrent feu, ceux des autres de l'eau ;  
Lors, serenant son front, et le teinct de sa face,  
Il rit à ses amis, pour adieu les embrasse,  
Et à peu de loisir, redoubloit ce propos :

« Amis, vous me voiez sur le seuil du repos :  
Ne pleurez pas mon heur : car la mort inhumaine,  
A qui vaincre le sçait ne tient plus rang de peine :  
La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoy.  
Or je voy qu'il est temps d'aller prouver par moy

Le propos de ma bouche. Il est temps que je treuve  
 En ce corps bien-heureux la pratique et l'espreuve. »  
 Il vouloit dire plus ; l'huissier le pressa tant  
 Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.

Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise  
 L'honorable regard et la vieillesse grise  
 De son pere et son oncle à un posteau liez.  
 Alors premierement les sens furent ploiez :  
 L'œil si gay laisse en bas tomber sa triste veüe,  
 L'ame tendre s'esmeut, encore non esmeüe :  
 Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté,  
 Quand le pere, rempli de mesme gravité  
 Qu'il eut en un conseil, d'une voix grosse et grave  
 Fit à son filz pleurant cette harangue brave :

« C'est donc en pleurs amers que j'yray au tombeau,  
 Mon filz, mon cher espoir, mais plus cruel bourreau  
 De ton pere affligé : car la mort pasle et blesme  
 Ne brise point mon cœur, comme tu fais toy-mesme :  
 Regretteray-je donc le soing de te nourrir ?  
 N'as-tu peu bien vivant apprendre à bien mourir ? »

L'enfant rompt ces propos : « Seulement mes entrailles  
 Vous ont senti, dit-il, et les rudes batailles  
 De la prochaine mort n'ont point espouventé  
 L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.  
 Mon amour est esmeu, l'ame n'est pas esmeüe ;  
 Le sang, non pas le sens, se trouble à vostre veüe :  
 Vostre blanche vieillesse a tiré de mes yeux  
 De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux :

Feux pour brusler les feux que l'homme nous appreste,  
Que puissé-je trois fois pour l'un' et l'autre teste  
De vous et de mon oncle, et plus jeune et plus fort,  
Aller faire mourir la mort avec ma mort ! »

— « Donc, dit l'autre vieillard, o que ta force est molle,  
O Mort, à ceux que Dieu entre tes bras consolle !  
Mon nepveu, ne plain pas tes peres perissans :  
Ils ne perissent pas. Ces cheveux blanchissans,  
Ces vieilles mains ainsy en malfaicteurs liées  
Sont de la fin des bons à leurs fins honorées :  
Nul grade, nul estat ne nous leve si haut  
Que donner gloire à Dieu au haut d'un eschaffaut. »

— « Mourons, peres, mourons, ce dit l'enfant à l'heure. »  
L'homme est si inconstant à changer de demeure,  
La nouveauté luy plaist, et quand il est au lieu  
Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,  
L'homme commun se plaint de pareille parole :  
Ils consolent leur filz et leur filz les consolle.

Voicy entrer l'amas des sophistes docteurs,  
Qui au front endurcy s'aprochent seducteurs,  
Pour vaincre d'arguments les pretieuses ames  
Que la raison celeste a mené dans les flames.  
Mais l'esprit tout de feu du brave et docte enfant  
Voloit dessus l'erreur d'un sçavoir triomphant,  
Et malgré leurs discours, leurs fuittes et leurs ruzes,  
Il laissoit les caphards sans mot et sans excuses.  
La mort n'appelloit point ce bel entendement  
A regarder son front, mais sur chaque argument



Prompt, aigu, advisé, sans doute et sans refuge,  
En les rendant transis, il eut grace de juge.

A la fin du combat ces deux Elezards  
Sur l'enfant à genoux couchant leurs chefs vieillards,  
Sortirent les premiers du monde et des miseres,  
Et leur filz en chantant courut après ses peres.

O cœurs, mourants à vie indomptez et vainqueurs,  
O combien vostre mort fit revivre de cœurs !

Nostre grand Beroalde a veu, docte Gastine,  
Avant mourir, ces traicts fruits de sa discipline.  
Ton privé compagnon d'escolles et de jeux  
L'escrit : le fasse Dieu ton compagnon de feux.

O bien-heureux celuy qui, quand l'homme le tûe,  
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa veüe :  
Qui monstre les thresors, et graces de son Dieu,  
Qui butine en mourant tant d'esprits au millieu  
Des spectateurs esleus : telle mort est suivie  
Presque tousjours du gain de mainte belle vie ;  
Mais les martyrs ont eu moins de contentement,  
De qui la laide nuict cache le beau tourment.  
Non que l'ambition y soit quelque salaire :  
Le salaire est en Dieu à qui la nuict est claire,  
Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert  
A gagner, en mourant, la brebis qui se perd.

Je ne t'oublieray pas, ô ame bien-heureuse,  
Je tireray ton nom de la nuict tenebreuse,  
Ton martyre secret, ton exemple caché  
Sera par mes escrits des ombres arraché.

Du berceau, du tombeau, je relève une fille,  
De qui je ne diray le nom ni la famille :  
Le pere encor vivant, plein de graces de Dieu,  
En país estranger lira en quelque lieu  
Quelle fut cette mort dont il forma la vie.  
Ce pere avoit tiré de la grand' bouscherie  
Sa fidelle moitié d'une tremblante main,  
Et un de leurs enfans, qui luy pendoit au sein :  
Deux filles, qui cuidoient que le nœud de la race  
Au sein de leurs parents trouveroit quelque place,  
Se vont jeter aux bras de ceux de qui le sang  
De la tendre pitié devoit brusler le flanc.  
Ces parents, mais bourreaux, par leurs douces parolles,  
Par menaces après, contraignoient aux idolles  
Ces cœurs voüez à Dieu, puis l'aveugle courroux  
Des inutiles mots les fit courir aux coups.  
Par trente jours entiers ces filles deschirées  
De verges et fers chauds demeurent assurees :  
La nuict on les espie, et leurs sanglantes mains  
Joinctes tendoient au ciel ; ces proches inhumains  
Dessus ces tendres corps impiteux s'endurcissent,  
Si que hors de l'espoir de les vaincre ils sortirent.  
En plus noire mi-nuict, ils les jettent dehors,  
La plus jeune, n'ayant place entiere en son corps,  
Est prise de la fiebvre, et tombe à demi morte,  
Sans poulx, sans mouvement, sur le seuil d'une porte ;  
L'autre s'enfuit d'effroy, et ne peut ce discours  
Poursuivre plus avant le succès de ses jours.

Le jour estant levé, le peuple esmeu advise  
Cet enfant que les coups et que le sang desguise,  
Inconneu, pour autant qu'en la nuict elle avoit  
Fuy de son logis plus loing qu'elle pouvoit.  
On porte à l'hospital cette ame esvanouye,  
Mais si tost qu'elle eut pris la parole et la vie,  
Elle prie en son lict : « O Dieu, double ma foy,  
C'est par les maux aussy que les tiens vont à toy :  
Je ne t'oublieray point, mais, mon Dieu, fay en sorte  
Qu'à la force du mal je devienne plus forte. »  
Ce mot donna soupçon : on pense incontinent  
Que les esprits d'erreur n'alloient pas enseignant  
Les enfans de neufs ans, pour, des chansons si belles,  
Donner gloire au grand Dieu, au sortir des mamelles.  
Jesus-Christ, vray berger, sçait ainsy faire choix  
Ce ses tendres brebis, et les marque à la voix.  
Au bout de quelques mois des-jà la maladie  
Eut pitié de l'enfant, et luy laissoit la vie ;  
La fiebvre s'enfuit, et le dard de la mort  
Laissa ce corps si tendre avec un cœur si fort.  
L'aveugle cruauté enflamma, au contraire,  
A commettre la mort que la mort n'a peu faire :  
Les gardes d'hospital, qui un temps par prescheurs,  
Par propos importuns d'impiteux seducteurs,  
Par menaces après, par picquantes injures  
S'essaierent plonger cette ame en leurs ordures.  
L'enfant aux seducteurs disoit quelques raisons,  
Contre les menaçans se targuoit d'oraisons,

Et comme ses tourments changoient de leur maniere,  
D'elle mesme elle avoit quelque propre priere.  
Pour dernier instrument, ils osterent le pain,  
La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,  
En ses plus tendres ans, l'attirer ou contraindre.  
Il fut plus malaisé la forcer que l'esteindre :  
La vie et non l'envie ils presserent si fort  
Quelle donne en trois jours les signes de la mort.  
Cet enfant, non enfant, mais ame des-jà sainte,  
De quelque beau discours, de quelque belle plainte,  
Estonnoit tous les jours, et n'amollissoit pas  
Les vilains instruments d'un languissant trespas.  
Il avint que ses mains encores deschirées  
Receloient quelque sang aux playes demeurées :  
A l'effort de la mort sa main gauche saigna,  
Entiere dans son sang innocent se baigna :  
En l'air elle haussa cette main desgouttante,  
Et pour derniere voix elle dit, gemissante :  
« O Dieu, pren moy la main, pren-la, Dieu secourant,  
Soustien-moy, conduy-moy au petit demeurant  
De mes maux achevez : il ne faut plus qu'une heure  
Pour faire qu'en ton sein à mon ayse je meure,  
Et que je meure en toy comme en toy j'ay vescu.  
Le mal gagne le corps, prens l'esprit invaincu. »  
Sa parole affoiblit, à peine elle profere  
Les noms demi-sonnez de sa sœur et sa mere,  
D'un visage plus gay elle tourna les yeux  
Vers le ciel de son lict, les plante dans les Cieux,

Puis à petits soupirs, l'ame vive s'avance  
 Et après les regards et après l'esperance.  
 Dieu ne refusa point la main de cet enfant,  
 Son œil vid l'œil mourant, le baisa triomphant,  
 Sa main luy prit la main, et sa derniere haleine  
 Fuma au sein de Dieu qui, present à sa peine,  
 Luy soustint le menton, l'esveilla de sa voix ;  
 Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts  
 La bouche de loüange, achevant sa priere,  
 Baissant des mesmes doigts pour la fin la paupiere :  
 L'air tonna, le ciel plut, les simples elements  
 Sentirent à ce coup tourment de ces tourments.

O François desreiglez, où logent vos polices,  
 Puis que vos hospitaux servent à tels offices ?  
 Que feront vos bourdeaux et vos brelans pilleurs,  
 La forest, le rocher, la caverne aux voleurs ?

Mais quoy ? des saints tesmoings la constance affermie  
 Avoit lassé les poingts de la gent ennemie,  
 Noyé l'ardeur des feux, seiché le cours des eaux,  
 Emoussé tous les fers, usé tous les cordeaux,  
 Quand des autels de Dieu l'inextinguible zelle  
 Mit au feu l'estomach de maint et maint fidelle,  
 Sur tout de trois Anglois qui, en se complaignant  
 Que des affections le grand feu s'esteignant,  
 Avec luy s'estouffoit l'autre flamme ravie,  
 Qui est l'ame de l'ame et l'esprit de la vie.  
 Ces grands cœurs ne voulants que l'ennemy rusé  
 Par un siecle de guerre eut, plus fin, desguisé

En des combats de fer le combat de l'Eglise,  
Poussez du doigt de Dieu, ils firent entreprise  
D'aller encor livrer un assaut hazardeux  
Dans le nid de Sathan ; mais de ces trois, les deux  
Prescherent en secret, et la ruse ennemie  
En secret estouffa leur martyre et leur vie.  
Le tiers, après avoir essayé par le bruict  
A cueillir sur leur cendre encore quelque fruit,  
Rendit son coup public et publique sa peine.

Humains qui prononcez une sentence humaine  
Contre cette action, nommant temerité  
Ce que le Ciel depart de magnanimité,  
Vous dictez que ce fut un effort de manie  
De porter de si loing le thresor de sa vie,  
Aller jusques dans Rome, et aux yeux des Romains  
Attacquer l'Antechrist, luy arracher des mains  
L'idolle consacrée, aux pieds l'ayant foulée,  
Consacrer à son Dieu son ame consolée ;  
Vous qui, sans passion, jugez les passions,  
Dont l'esprit tout de feu esprend nos motions,  
Lians le doigt de Dieu aux principes ethicques,  
Les tesmoignages saints ne sont pas politicques  
Assez à vostre gré : vous ne connoissez point  
Combien peut l'Esprit saint, quand les esprits il poinct.  
Que blasmez-vous icy ? l'entreprise bouillante,  
Le progrez sans changer, ou la fin triomphante ?  
Est-ce entreprendre mal d'aller annoncer Dieu  
Du grand siege d'erreur au superbe millieu ?

Est-ce mal avancé la chose encommencée  
 De changer cinq cents lieux sans changer de pensée ?  
 Est-ce mal achever de piller tant de cœurs  
 Dedans les seins tremblants des pasles spectateurs ?  
 Nous avons veu les fruicts et ceux que cette escole  
 Fit, en Rome, quitter et Rome et son idole.  
 Ouy, mais c'est desespoir, avoir la liberté  
 En ses mains et choisir une captivité.  
 Les trois enfants vivoient libres et à leur ayse :  
 Mais l'aise leur fut moins douce que la fournaise.  
 On refusoit la mort à ces premiers chrestiens  
 Qui recherchoient la mort sans fers et sans liens :  
 Paul, mis en liberté d'un coup du ciel, refuse  
 La douce liberté. Qui est-ce qui l'accuse ?  
 Apprenez, cœurs transis, esprits lents, juges froids,  
 A prendre loy d'enhaut, non y donner des loix :  
 Admirez le secret que l'on ne peut comprendre :  
 En loüant Dieu, jetez des fleurs sur cette cendre.  
 Ce tesmoing endura du peuple esmeu les coups,  
 Il fut laissé pour mort, non esmeu de courroux,  
 Et puis voyant chercher des peines plus subtiles,  
 Et rengreger sa peine, il dit : « Cherchez, Perilles :  
 Cherchez quelques tourments longs et ingenieux,  
 Le coup de l'Eternel n'en paroistra que mieux :  
 Mon ame, contre qui la mort n'est gueres forte,  
 Aime à la mettre bas de quelque brave sorte. »  
 Sur un asne on le lie, et six torches en feu  
 Le vont de rüe en rüe asseichant peu à peu.



On brusle tout premier et sa bouche et sa langue :  
A un des boutte-feux il fit cette harangue :  
« Tu n'auras pas l'esprit : Qui t'a, chetif, appris  
Que Dieu n'entendra point les voix de nos esprits? »  
Les flambeaux traversoient les deux jouës rosties  
Qu'on entendit : *Seigneur, pardonne à leurs follies* :  
Ils bruslent son visage, ils luy crevent les yeux,  
Pour chasser la pitié en le monstrant hideux :  
Le peuple s'y trompoit, mais le Ciel de sa place  
Ne contempla jamais une plus claire face :  
Jamais le paradis n'a ouvert ses thresors  
Plus riant à esprit separé de son corps :  
Christ luy donna sa marque, et le voulut faire estre  
Imitateur privé des honneurs de son maistre,  
Monté dessus l'asnon, pour entrer tout en paix  
Dans la Hierusalem permanente à jamais.

Ouy, le ciel arrousa ces graines espondües,  
Les cendres que fouloit Rome parmy ses rües :  
Tesimoing ce blanc vieillard que trois ans de prisons  
Avoient mis par delà le roolle des grisons :  
Qui à ondes couvroit de neiges sans froidure  
Les deux bras de cheveux, de barbe la ceinture.  
Ce cygne fut tiré de son obscur estuy  
Pour gagner par l'effroy ce que ne peut l'ennuy :  
De près il vit briser si douloureuse vie,  
Et tout au lieu de peur anima son envie :  
Le docte confesseur qui au feu l'assista,  
Changé, le lendemain, en chaire presenta

Sa vie au mesme feu, maintenant l'innocence  
 De son vieillard client : la paisible assistance  
 Sans murmure escouta les nouvelles raisons,  
 Apprit de son prescheur comment, dans les prisons,  
 Celuy qui eut de solde un. escu par journée  
 Avoit entre les fers sa despence ordonnée,  
 Vivant d'un sol de pain : ainsy le prisonnier  
 En un pauvre crotton le fit riche ausmonnier.  
 Ce peuple pour ouïr ces choses eut oreilles,  
 Mais n'eut pour l'accuser de langue. Les merveilles  
 De Dieu font quelquesfois en la constante mort  
 Ou en la liberté quelque fois leur effort.

De mesme escolle vint, après un peu d'espace,  
 Le Maigre, capucin : cestuy-cy en la face  
 Du pape non clement l'appella ante-Christ,  
 Faisant de vive voix ce qu'autre par escrit.  
 Il avoit recherché dedans le cloistre immonde  
 La separation des ordures du monde ;  
 Mais y aiant trouvé du monde les retraicts,  
 Quarante jours entiers il desploia les traicts,  
 En la chaire d'erreur, de la vérité pure,  
 La robbe de mensonge estant sa couverture.  
 Un sien juge choisy, par luy jugé, appris  
 Et depuis fugitif, nous donna dans Paris  
 La suite de ces morts, à esclorre des vies,  
 Pour l'honneur des Anglois contre les calomnies :  
 Mais il se ravissoit sur ce qu'avoit presché  
 L'esprit sans corps, par qui le corps bruslé, seiché,

N'estoit plus sa maison, mais quelque tendre voile,  
Comme un guerrier parfaict, campant dessoubs la toile.  
Qu'on menace de feu ces corps des-jà brisés :  
O combien sont ces feux par ceux-là mesprisez !  
Ceux-là battent aux champ, ces ames militantes  
Pour aller au combat mettent le feu aux tentes.

Le printemps de l'Eglise et l'esté sont passez,  
Si serez-vous par moy, verds boutons, amassez ;  
Encor esclorrez-vous, fleurs si franches, si vives,  
Bien que vous paroissiez dernieres et tardives :  
On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,  
Sans vous voir et flairer au celeste pourpris ;  
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.  
Vous avez esjoui l'automne de l'Eglise :  
Les grands feux de la chienne oublioient à brusler,  
Le froid du scorpion rendoit plus calme l'air,  
Cest air doux qui tout autre en malices excede  
Ne fit tiedes vos cœurs en une saison tiede.  
Ce fut lors que l'on vid les lions embrazer  
Et chasser, barriquez, leur Nebucadnezer,  
Qui à son vieil Bernard remonstra sa contrainte  
De l'exposer au feu si mieux n'aimoit par feinte  
S'accommoder au temps : le vieillard chevelu  
Respond : « Sire, j'estois en tout temps resolu  
D'exposer sans regret la fin de mes années,  
Et ores les voiant en un temps terminées  
Où mon grand Roi a dit : *Je suis contrainct*, ces voix  
M'osteroient de mourir le deuil si j'en avois.

Or vous et tous ceux-là qui vous ont peu contraindre  
Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre,  
Puis que je sçay mourir. » La France avoit mestier  
Que ce potier fust roy, que ce roy fust potier.  
De cet esprit royal la bravade gentille  
Mit en fiebvre Henry. De ce temps, la Bastille  
N'emprisonnoit que grands, mais à Bernard il faut  
Une grande prison et un grand eschaffaut.  
Vous eustes ce vieillard compagnon en vos peines,  
Compagnon de liens, ames parisiennes.  
On vous offrit la vie aux despens de l'honneur :  
Mais vostre honneur marcha soubs celuy du Seigneur  
Au triomphe immortel, quand du tyran la peine  
Plustot que son amour vous fit choisir la haine.  
Nature s'emploiant sur cette extremité  
En ce jour vous para d'angelicque beauté :  
Et pource qu'elle avoit en son sein preparées  
Des graces pour vous rendre en vos jours honorées,  
Prodigue, elle versa en un pour ses enfans  
Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans.  
Ainsy le beau soleil monstre un plus beau visage,  
Faisant un sotre clair soubs l'espais du nuage,  
Et se faict par regrets, et par desirs aimer,  
Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.  
On dit du pelerin quand de son lict il bouge,  
Qu'il veut le matin blanc, et avoir le soir rouge.  
Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc :  
Vostre coucher heureux rougit en vostre sang.

Beautez, vous avanciez d'où retournoit Moïse  
Quand sa face parut si claire et si exquise.  
D'entre les couronnez, le premier couronné  
De tels raions se vit le front environné.  
Tel, en voyant le ciel, fut veu ce grand Estienne,  
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.  
O astres bien-heureux, qui rendez à nostre œil  
Ses mirouers et rayons, lunes du grand soleil !

Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment dix mil'ames  
Rire à sa vérité, en despitant les flammes :  
Les uns qui, tout chenus d'ans et de sainteté,  
Mouroient blancs de la teste et de la pieté ;  
Les autres, mesprisans au plus fort de leur aage  
L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage  
A leurs virilitez ; et les petis enfans,  
De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,  
Donnoient gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles  
S'en couroient à la mort au sortir des mamelles,  
Quelques uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut  
Le salut impossible, et d'autres qu'il esleut,  
Pour prouver par la mort, constamment recherchée,  
La docte vérité comme ils l'avoient preschée.  
Mais beaucoup plus à plain qu'aux doctes et aux grands,  
Sur les pauvres abjects saintement ignorants  
Parut sa grand'bonté, quand les braves courages  
Que Dieu voulut tirer des fanges des villages  
Vindrent faire rougir devant les yeux des roys  
La folle vanité, l'esprit donna des voix

Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,  
 Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,  
 Ne les fit que l'organe à prononcer les mots  
 Qui des docteurs du monde effaçoient les propos.  
 Des inventeurs subtils les peines plus cruelles  
 N'ont attendri le sein des simples damoiselles :  
 Leurs membres delicats ont souffert, en maint lieu,  
 Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu :  
 Du Tout-Puissant la force au cœur mesme des femmes  
 Donna vaincre la mort et combattre les flammes :  
 Les cordes des geoliers deviennent leurs carquans,  
 Les chaines des postaux leurs mignards jaserans :  
 Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs delices,  
 Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.

Quand la guerre, la peste et la faim s'approchoient,  
 Les trompettes d'enfer plus eschauffez preschoient  
 Les armes, les fagots, et, pour appaiser l'ire  
 Du ciel, on presentoit un fidelle au martyre.  
 « Nous serions, disoient-ils, paisibles, saouls et sains.  
 Si ces meschans vouloient faire priere aux saints. »  
 Vous eussiez dit plus vray, langues fausses et folles,  
 En disant : ce mal vient de servir aux idolles :  
 Parfaicts imitateurs des abusez païens,  
 Appaisez-vous le ciel par si tristes moiens ?  
 Vous deschirez encor et les noms et les vies  
 Des inhumanitez et mesmes calomnies  
 Que Rome la payenne infidelle inventa,  
 Lors que le filz de Dieu sa banniere y planta.

Nous sommes des premiers images véritables :  
Imprudents, vous prenez des Nerons les vocables.  
Encontre ces chrestiens, tout s'esmeut par un bruit  
Qu'ils mangeoient les enfants, qu'ils s'assembloient la nuict  
Pour tuer la chandelle et faire des meslanges  
D'inceste, d'adultere, et des crimes estranges.  
Ils voioient tous les jours ces chrestiens accusez  
Ne chercher que l'horreur des grands feux embrasez,  
Et Ciprian disoit : « Les personnes charnelles  
Qui aiment leurs plaisirs cherchent-ils des fins telles ?  
Comment pourroit la mort loger dans les desirs  
De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs ? »  
Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive  
Nous portons dans le front de l'Eglise primitive.

O bien-heureux esprits qui, en changeans de lieu,  
Changez la guerre en paix, et qui aux yeux de Dieu  
Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense  
N'a le vouloir borné non plus que la puissance !  
Ce Dieu là vous a veus et n'a aimé des cieux  
L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux  
Et sa force de vous : cette constance extremesme  
Qui vous a faict tuer l'enfer et la mort blesme,  
Qui a faict les petits resister aux plus grands,  
Qui a faict les bergers vainqueurs sur les tyrans,  
Vient de Dieu, qui, present au milieu de vos flammes,  
Fit mespriser les corps pour delivrer les ames.  
Ainsy en ces combats, ce grand chef souverain  
Commande de la voix et combat de la main :



Il marche au rang des siens ; nul champion en peine  
N'est sans la main de Dieu qui par la main le meine.

Quand Dieu eut tournoyé la terre tout en feu  
Contre sa verité, et après qu'il eut veu  
La souffrance des siens, au contraire il advise  
Ceux qui tiennent le lieu et le nom de l'Eglise  
Yvres de sang, de vin, qui, enflez au milieu  
Du monde et des malheurs, blasphement contre Dieu ;  
Presidans sur le fer, commandent à la guerre ;  
Possedans les grandeurs, les honneurs de la terre,  
Portoient la croix en l'or et non pas en leurs cœurs,  
N'estoient persecutez, mais bien persecuteurs :  
Au conseil des tyrans ils eslevoient leurs crestes,  
Signoient et refusoient des peuples les requestes ;  
Jugeoient et partageoient, en grondans comme chiens,  
Des pauvres de l'Eglise et les droicts et les biens.  
Sel sans saveur, bois verd qui sans feu rend fumée,  
Nuage sans liqueur, abondance affamée,  
Comme l'arbre enterré au dessus du nombril,  
Offusqué par sa graisse et par elle steril :  
D'ailleurs, leurs fautes sont descouvertes et nües :  
Dieu les vid à travers leurs fueilles mal cousües,  
Se disans conseillers, desquels l'ordre et le rang  
Ne permet de tuer et de juger au sang :  
Ceux là changeans de nom et ne changeants d'office,  
Après solliciteurs, non juges des supplices,  
Furent trouvez sortants des jeux et des festins  
Ronfler aux seins enflés de leurs pasles putains.

Dieu voulut en voir plus, mais de regret et d'ire  
Tout son sang escuma : il fuit, il se retire,  
Met ses mains au devant de ses yeux en courroux.  
Le Tout-Puissant ne peut resider entre nous :  
Sa barbe et ses cheveux de fureur herisserent,  
Les sourcils de son front en rides s'enfoncerent,  
Ses yeux changez en feu jetterent pleurs amers,  
Son sein enflé de vent vomissoit des esclairs.

Il se repentit donc d'avoir formé la terre :  
Tantost il prit au poing une masse de guerre,  
Une boeste de peste, et de famine un vent ;  
Il veut mesler la mer et l'air en un moment,  
Pour faire encor un coup, en une arche reclose,  
L'eslection des siens ; il pense, il se propose  
Son alliance sainte ; il veut garder sa foy  
A ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un roy  
Tel que les tyranneaux qui remparent leur vie  
De glaives, de poisons et de la perfidie :  
Il tient encor serrez les maux, les eaux, les feux,  
Et pour laisser combler le vice aux vicieux,  
Souffrit et n'aima pas, permit et ne fut cause  
Du reste de nos maux : puis d'une longue pause,  
Pensant profondement, courba son chef dolent,  
Finit un dur penser d'un sanglot violent :  
Il croiza ses deux bras, vers le Ciel les releve :  
Son cœur ne peut plus faire avec le monde treve :  
Lors d'un pied depité refrappant par sept fois  
La poudre, il fit venir quatre vents sous les loix

D'un chariot volant, puis sans ouvrir sa veüe  
Il sauta de la terre en l'obscur de la nüe :  
La terre se noircit d'espais aveuglement,  
Et le ciel rayonna d'heureux contentement.

